

## La sonate à Kreutzer

La douce lumière printanière s'infiltrait par les baies largement ouvertes dans le grand salon au sol couvert de grands damiers marmoréens noirs et blancs. Le Gaveau son couvercle à demi ouvert avait sa place entre les deux ouvertures.

Sur le mur extérieur couraient des glycines blanches et mauves dispensant leurs suaves parfums qui doucement pénétraient la pièce sous la merci d'une brise légère. Pour elle il avait planté une cerisaie dans le parc jouxtant la demeure et ce matin-là des perles blanches couvraient les branches de mille flocons de pétales.

Léna aimait jouer en fin de matinée cette sonate. Ses boucles blondes tombaient sur ses épaules dénudées et des rais coquins ajoutaient de la grâce à son port de tête qu'elle avait magnifique. Elle connaissait l'œuvre par cœur, mais par souci de vérité elle posait toujours la partition sur le chevalet. Elle avait appris ce morceau pour lui, rien que pour lui, mais certainement par atavisme elle l'interprétait, ses origines en partie slaves lui donnaient une sensibilité supplémentaire pour l'aimer. Van Beethoven, Tolstoï, la communion de cette musique et du roman l'enchantait. Son romantisme trouvait là à satisfaire ses aspirations littéraires et musicales.

Elle sentait sa présence derrière son dos, dès les premières notes il apparaissait et se glissait silencieusement derrière elle. Il posait ses mains sur ses épaules, doucement, pour ne pas troubler son jeu mais pour lui faire sentir l'osmose qu'il avait pour elle. Alors elle fermait les yeux et laissait courir ses mains, ses doigts fins et souples glissaient comme par enchantement dispensant la musique avec abondance et sérieux.

Cependant dans ce premier matin de douceur, même si il était en elle, ses mains étaient absentes sur sa peau. Dès les premières lueurs du conflit, il avait été mobilisé. Alors elle avait fermé le piano et avait décidé de ne le rouvrir qu'à son retour. Il n'était pas revenu, dès les premiers jours de la guerre il avait succombé ; elle n'apprit que de longues semaines plus tard la mauvaise nouvelle. Chaque jour elle caressait le Gaveau, tombeau de son grand amour. Et puis un nouveau printemps est apparu et elle décida de reprendre la musique et de ne jouer rien que pour eux deux cette

sonate une fois par semaine.

Invariablement lorsqu'elle terminait son interprétation avant que ne s'éteignissent les dernières notes, il se penchait sur son épaule et lui susurrait :

« Léna, tes yeux sont si profonds  
qu'en me penchant pour boire  
j'ai vu tous les soleils y venir se mirer.. »

Se sentant baignée par la douceur, son cœur palpitant, imprégnée de son souffle, elle entendait la voix de son amant lui dire les mots d'Aragon, alors les larmes coulèrent sur ses joues rosies et, complaisante, elle sentit sa bouche se poser sur la sienne comme dans un dernier baiser de bonheur perdu.

A/D 1/05/2013